

# Lab-Ornata



***Comité d'édition***

Pascal Grandcoing  
Valérie Chesnay  
Sophie Feltrin

***Directrice de publication***

Sophie Feltrin

Merci à Michaëlle Petit

Eurydema Ornata Éditions est une association 1901  
présidée par Pascal Grandcoing  
Éditeur 972-2-955 2117

Juillet 2020

# Lab-Ornata #8

## Lab-Ornata est le laboratoire de création de la revue Ornata papier

Lab-Ornata est une revue numérique uniquement disponible en ligne.

Lab-Ornata est le laboratoire de la revue Ornata papier. Auteurs et artistes proposent des œuvres seules qui attendent leur complément. Les images attendent des textes ; les textes attendent des images.

Nous présentons dans le Lab-Ornata #8, deux extraits de la collaboration de Nicole Bastien et Sophie Marie Van der Pass. Cette collaboration est en lice pour la revue Ornata papier.

# Lab-Ornata #8

## Mode d'emploi de Lab-Ornata



Texte seul en attente d'image.



Image seule en attente de texte.



Propositions en lice pour la revue Ornata papier.

Comment proposer une collaboration avec un artiste ou auteur rencontré dans Lab-Ornata #8 ?

**Proposer des images** : il suffit d'envoyer la proposition par mail avant le 1<sup>er</sup> septembre. Les images peuvent avoir toutes les formes (dessins, photographies, peintures, numériques, etc)

**Proposer des textes** : il suffit d'envoyer la proposition par mail. Les textes peuvent avoir toutes les formes (poèmes, textes courts, nouvelles, etc).

# Lab-Ornata #8

## Sommaire



Texte seul en attente d'image.

Anan Dryne

p7

Hicham Dahibi

p24

Nadine Travacca

p10

Claire Coursoux

p27

Dorothee Chapelain

p12

Fabrice Marzuolo

p28

Denis Moreau

p13

Béatrice Vergnaud

p31

Alexandra Sashe

p16

Yan Kouton

p32

Cathy Jurado

p21

Sophie Cypriani

p34

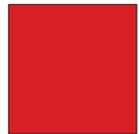


Image seule en attente de texte.

Alexis Dresco

p 9

Jacques Cauda

p25

Francis Lempérière

p 11

Annabelle Amory

p29

Stephan Ferry

p 14

Charlotte Van Kemmel

p33



Propositions en lice pour la revue  
Ornata papier.

Nicole Bastien & Sophie Marie Van der Pass

p19



## Vagues et Ecumes, Odes à Õ - II

### CalEnCrier de l'Avant Au Bastingage, l'intuition océanique

#### Mah Que

Les veinures, les couleurs du bois écaillés  
Et celles de la main confondues  
Des années, des mois, des jours, des heures  
Depuis l'expérience du Souffle de la Baleine  
La mise en Abyrne au bout du sentier en Forêt  
Les sensations intactes du Fjord en Eté

Leol Tangue. Il a le mal de Terre.

Sur le pont, la Cantadora raconte  
Le cliquetis des Tuiles qui imite le bruit des  
moineaux  
Construire le mur à quatre mains  
Jouer sans se soucier de la vague Scélérate  
Prendre une tuile en os  
L'incorporer à sa main  
L'écarter

Léol respire. Enfin.

De l'Õcarina en terre cuite  
Le son du Jaguar jaillit bondissant,

Et Celui des myriades de gouttes d'eau qui s'accroche  
à la tige des Bambous  
ou Des grains de sable qui se frottent l'un contre  
l'autre à la vague de Bord

## Vagues et Ecumes, Odes à Õ - II

### CalEnCrier de l'Après En Cabine, Le Sentiment Océanique

#### Que Mah Que

Léol referme le Soleil Vague Hublot\*

Au Tuiles en os, il préfère les papiers pliés dépliés  
Les Caractères trempés des encres  
Les Vents en virgule  
Les Fleurs de tempête  
Les Cercles de feu  
Les Dragons en ombres chinoises  
Et toutes les saisons mélangées

Il pose un regard de brume sur la "Boudeuse"  
L'enfant au Turban dort encore.

Tout est calme. Presque trop. Il aime cela  
infiniment.

**En Cale, Les Intrigues à Noeuds marins sèchent.**

**\* Le Soleil Vagues Hublot est une petite  
illustration récurrente en Tête de Poème.**

# Alexis Dresco

## Entre Lou et moi (extraits)



## Garde-temps

Dans l'enveloppe de la paume  
une seconde appareille  
verticale

à tire d'œil glisse le sable  
petite musique liquide  
étranglée au goulot

les grains tièdes halètent  
calibrés en pente douce  
dans leur bulle de verre

la main presse la gorge  
rompt le col  
dilapide au lisse de l'onde  
sa poussière

engrène le combat des ombres  
au fond de l'eau s'allonge  
l'attente des pierres

## Lavis

Que trépigne l'amer vertige du dedans  
elle saisit palette et pinceau  
étaie sur papier moite  
des gris ouatés de bleu

Au baiser marbré de lumière  
la peine s'amollit  
l'intranquille soupire  
ses coulures embuent la rétine

En bordure d'une langue de brume  
horizon indécis  
ruisselle l'outremer

Gouttelettes en suspens au-dessus des orages  
le bleu a la fraîcheur d'une ondée  
qui abrite en eau douce  
le trouble vagabond

# Francis Lempérière

Cygne noir



Plume





## Notes liminaires

Icare, je parcours ton sol avec une seule aile mais j'ai touché mon ciel.  
Il n'y avait pas de soleil, seulement une lueur sur la branche d'un olivier  
Elle scintillait comme un murmure

libre chute

L'anse se découvre et laisse transparaître, des fonds agiles,  
juste un grain posé sur la pointe extrême de l'île

Chaque pierre posée comme un trait de khôl mauve  
Ouvre et lance  
les confettis de mes pas,  
célèbre la mer comme pour l'oublier,  
Les femmes-rochers  
En lumière d'eau  
s'offrent aux rayons bleus  
Des jours sans voile  
Partir de l'écume  
S'éclairer de lune

Regardant à l'horizontale vers les collines douces  
L'île roule  
anciennes veilleuses intermittentes  
notes liminaires,  
Jusqu'à s'évanouir dans la sombre ascendante  
jusqu'à rejoindre et contempler le chapeau de feu s'évaporer

Les chants désespérés, sur la langue de sable,  
se déplacent, le point en équilibre sur la ligne  
Ils déploient leur longue traversée solitaire  
Le Bateau renversé

Sur le rêve bleu, je me suis penchée  
Entourée des ombres sereines  
Les virgules argentées ponctuent  
L'air inversé,  
Fleur de bruissement

Le creux crayonne le vacarme

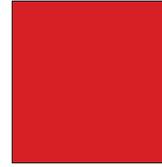


## Vilaine saison

Le paysage et son avers, entre deux statues faites de métal et de mercure miroitant. Le bout du chemin, partout présent, dans chaque point de l'espace, toujours nouveau et toujours le même. Il marche. Il marche longtemps, médecin de peste au masque délabré de vautour. Il voit d'énormes manticores aux pattes cagneuses se repaître de chair molle. S'égare en une forêt profonde où, le soir venu, d'antiques esprits léthifères entonnent d'inquiétantes mélodies issues du fond des âges. Il marche. Ce n'est peut-être qu'un long vagabondage sans destination. Une fuite éperdue, ou la quête d'une vérité essentielle. Le résumé de tout en tout. Ce n'est peut-être que cela. Ce n'est peut-être qu'une danse sans fin, pleine de miracles et de merveilles, pour célébrer les mirages perdus ou les fantômes à naître. Pour lutter contre le silence qui pétrifie, pour trouver la dépouille d'un dieu poignardé ou pour devancer le temps. Il entend

un rugissement rauque et prolongé, comme une longue éructation couleur d'ecchymose. Il marche. Et le vent souffle en rafales, charrie les bribes d'une très vieille légende depuis longtemps tombée dans l'oubli. Le jour se lève, comme vomi de la terre fangeuse et peuplé de silhouettes sautillantes, lardées de clous forgés. Il marche. Il marche longtemps. Un an ou un siècle. Ou juste le temps d'un battement de paupières.

# Stephan **F**erry



Cimetière des fous - Cadillac

Totem



Stephan **F**erry

Habemus papam



## Cahiers d'automne (extraits)

1

J'ai vu l'automne de près, de presque rien  
à son insu. Lui qui fait mon visage  
semblable au sien, tourné vers le ciel,  
libre des routes.

Il couvre d'un autre vêtement mes épaules  
qui portent le silence.

Mes sœurs les oiseaux enlacent dans  
leurs chants  
la liesse des feuilles libres et mortes.

Je pars du seuil de l'heure  
qui sonne en écho  
aux battements lents de nos cœurs,  
à mes pas nus sans aucune demeure, aucune  
connaissance du doute.

Je confie mes trésors au feu fidèle,  
ma vue à l'onction de la brume.  
A mon insu, l'automne m'accompagne  
de près de rien de toute sa richesse.

2

Ma cellule  
à double fenêtre ouverte  
se tisse de mon corps  
soumis à son poids léger,  
du fil des heures enroulé autour du sommeil.

Et mes mains pèlerines  
embrassent  
le sentier de l'air. Les nuages guident pas à pas  
le silence de ma bouche.

Il ne frappe à la porte qu'un cœur  
au chemin. Qu'un rayon de soleil devancé  
par la cloche. Qu'une douleur aumônière  
son propre trésor.  
Que je laisse entrer  
sous leur triple onction  
s'étendre, se faire chez eux.

## Cahiers d'automne (extraits)

3

J'ai vu l'automne de près, de presque rien  
à son insu. Lui qui fait mon visage  
semblable au sien, tourné vers le ciel,  
libre des routes.

Il couvre d'un autre vêtement mes épaules  
qui portent le silence.

Mes sœurs les oiseaux enlacent dans  
leurs chants  
la liesse des feuilles libres et mortes.

Je pars du seuil de l'heure  
qui sonne en écho  
aux battements lents de nos cœurs,  
à mes pas nus sans aucune demeure, aucune  
connaissance du doute.

Je confie mes trésors au feu fidèle,  
ma vue à l'onction de la brume.  
A mon insu, l'automne m'accompagne  
de près de rien de toute sa richesse.

4

nos racines et nos ailes  
au figuré

croissances et vols  
dévoyés lourds  
nous portons en nous :  
soleils éclatés nuages en lambeaux  
pierres et  
fleurs qui résistent.

le cierge garde sa brûlure profonde  
sa sève s'écoule  
vers d'autres lointains.

Nous soufflons sur nos mains  
épargnées aux flammes. Nous échangeons  
nos froids contre les bras de nos Anges gardiens.

Les océans tout près indistincts  
sans autre habit que la vue  
de nos yeux sans autre abîme.

Les paupières closes transparentes au ciel,  
notre sang lavé  
dans l'eau du dégel reprend son cours  
contre le sens  
de l'aiguille de nos montres.



## Cahiers d'automne (extraits)

### Pastorale

C'est la même pauvreté qui revient,  
main fraîche  
sur le front fiévreux.

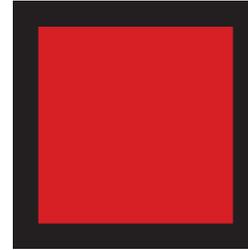
On retrouve ses tissus  
sans taches la vieillesse  
se boit doucement. À son aise on regarde le  
ciel  
les oiseaux comme autant de points de  
départ ;

on croît vers l'automne,  
échange sa récolte  
contre le chant des semailles  
qu'on n'aura.

C'est la même pauvreté qui m'appelle  
par mon nom quotidien  
imprégné d'invisible,  
qui repeint mon visage en nature  
morte, mes journées en paysage à la  
chapelle :  
vraies seules  
anonymes.

Elle m'apprend  
à ne savoir n'entendre  
que le langage du foin et des herbes :  
les paroles qui abritent, qui ne peuvent  
mourir  
ne peuvent qu'être.

Nicole Bastien  
Sophie Marie Van der pas



## Résonance (extrait 1)

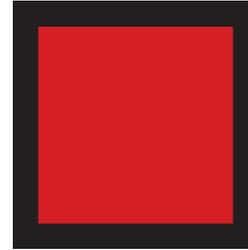


Juste le frôlement, à l'ombre d'un nuage paresseux, à peine un trait de pollen dans l'air, poussière jaune, se détachant de la poche d'un voyage, un doigt teinté d'or, des lèvres poudrées aussi, à peine une lettre si fine qu'on finit par croire au parchemin, une petite fille corsaire, penchée sur l'encre sympathique, traduisait des histoires d'ancres de pirates, les signes pour débusquer le trésor et plus près de moi, de toi, juste cette ligne de notes, valse glissée, jupe soulevée à l'ivresse des mains juste appuyées au bas des reins troublés de chaleur un quatorze juillet, à peine reconnaître le crépuscule couvrant de miracle un feu de corps, juste ouvrir la fraîcheur des fruits, goûter le coucher de soleil, dans l'espace immobile, lumière Hopper, la place des choses et du temps.

Nicole

Bastien

Sophie Marie Van der pas



## Résonance (extrait 2)



Ce corps, il est à toi, qu'en fais-tu, à l'entendre soulever sa cage, à l'écouter dans ses craquements, ses huiles, ses humeurs, corps habité par qui, tu questionnes chaque matin, devant le jour assis, tu bouges taï-chi, tu prends ta main pour dire, dessiner, caresser, le corps qui sert à tant, je préfère l'aventure, accordéon d'intérieur, qu'en fais-tu de ton corps, je parle bien du tien, ne te détourne pas, l'important touche le dedans profond, qui n'est plus le corps, mais qui touche le cœur, et toi, tu comprends si bien l'équilibre entre les deux, tu les rapproches jusqu'à réinventer le noyau du départ, tu ne divises que pour mieux tisser les membranes, elles t'écoutent, attentives, le rythme est le même, les deux C s'étonnent de leur rondeur retrouvée, savourent de cogner ensemble, ne pas se perdre dans l'aventure du dehors.

Cathy

Jurado

## Quelqu'un a pris la mer

Quelqu'un  
a pris  
la mer.

Et tangué

Dans le souffle continu qui parcourt le détroit.  
Une barque sans fond est postée  
Juste au dessus du monde abyssal  
Que l'on voit sous ses pieds  
Comme à travers une vitre.

Tu  
as pris la mer.

Debout à la proue  
Je suis là  
tatouée sur tout le corps de signes étranges  
Depuis ma bouche serpente  
Un sortilège de sirène :  
Tout un peuple de mer  
alors

afflue et se rassemble.  
Sous la barque emportée par la houle  
Une foule s'amasse envoûtée  
Et parmi les visages  
Dans les ombres marines  
de ma mémoire  
Je cherche  
Ton regard de noyé.

# Cathy

# Jurado

## L'abeille

Je suis entrée dans le café  
J'ai longé les reflets sur le zinc  
J'ai traversé les éclats de voix  
et  
la constellation des rires réfractés dans les hautes glaces.  
Ici, dans la chaleur,  
Tout avait le goût de la fête  
De l'amitié, de l'alcool,  
- De ce qui entame parfois  
La douleur de chercher partout celui qui vous a toujours manqué  
Je me suis enfoncée dans la forêt des lumières  
Comme on tente de semer les ombres à nos trousses  
Dans le sommeil ou dans l'ivresse.  
Le claquement de la porte  
dans mon dos  
A fait bondir ma brûlure comme une ombre traquée.

J'ai laissé le froid au dehors  
Derrière la vitrine du café  
Sachant que mon amour m'attendrait comme un chien  
Sur le trottoir sans ciel.  
Parmi les étrangers attablés  
qui ne savaient rien de toi  
J'ai cherché où me perdre un instant

Et comment éteindre  
un instant  
la morsure de l'adieu.

Entre deux flammes artificielles  
Je me suis assise  
Tout au fond du café  
Loin de la vitrine  
Juste sous le bourdonnement d'une abeille égarée  
Grésillant de peur contre les leurres du miroir  
J'ai posé ma valise près de moi  
J'ai plissé les yeux  
dans le tapage des lustres et la chaleur moite  
la bouche entrouverte sur la nuit au dedans  
et tentant d'aspirer un peu la vie au dehors

La banquette était scarifiée  
Le skaï rouge sang brillait sous les flambeaux sales  
J'ai caressé du doigt l'entaille dans la mousse  
Et défait mon manteau  
En regardant deux amants et leur gâteau de miel.  
Puis  
J'ai quitté en apparence  
tous les signes encore vivants  
De mon amour

Cathy

Jurado

## L'abeille (suite)

Et les ai déposés un à un  
sans y croire

- Le parfum de ton écharpe brune

Toutes les chambres, les lunes, les herbes, les trains, les poèmes et les eaux fraîches  
les ronces, les lèvres,

Et l'écho d'une voix comme une note distincte  
présente désormais dans toutes les voix -

J'ai cherché sur mon visage  
les traces d'un oubli nouveau  
d'une paix quelconque

Je me suis regardée sans me voir

J'ai plissé les yeux

dans l'éclat métallique du souvenir

qui faisait crisser trop fort le cristal de ma chair

J'ai dénoué mes doigts

Pour déposer un anneau dans le cendrier

Et tourner au dedans de moi une clef très ancienne

Comme on ferme à jamais la porte d'une maison

Qui restera notre maison.

Je me suis regardé lever une main pour héler le garçon  
Je me suis vue enfin dans le grand miroir

Assise

Sourire tissé flottant au dessus d'une robe de laine

La broche d'une abeille piquée sur le coeur.

A travers la vitrine du café,  
chacun pouvait voir le chien sans ciel  
qui m'attendait sur le trottoir.

J'ai commandé un café.

Hicham Dahibi

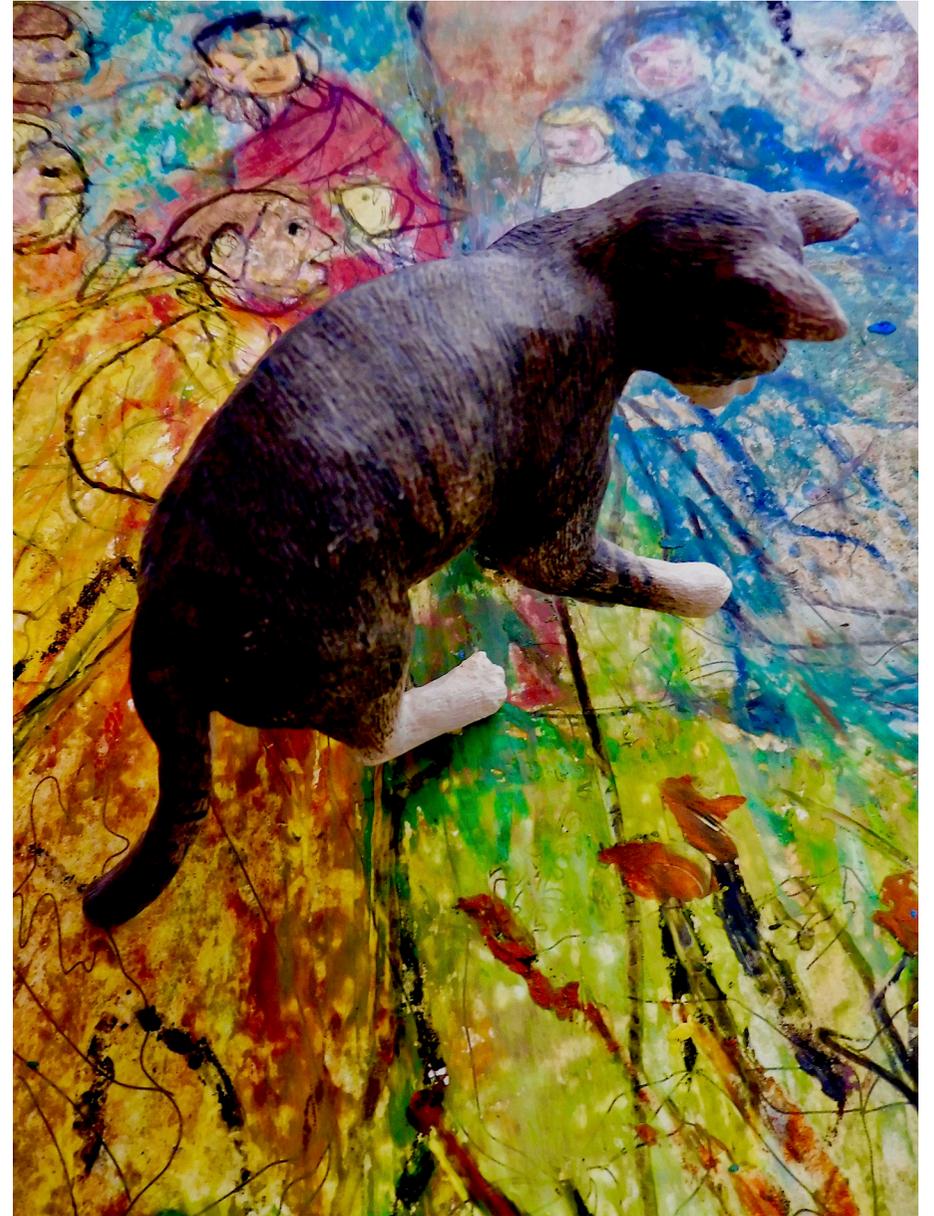
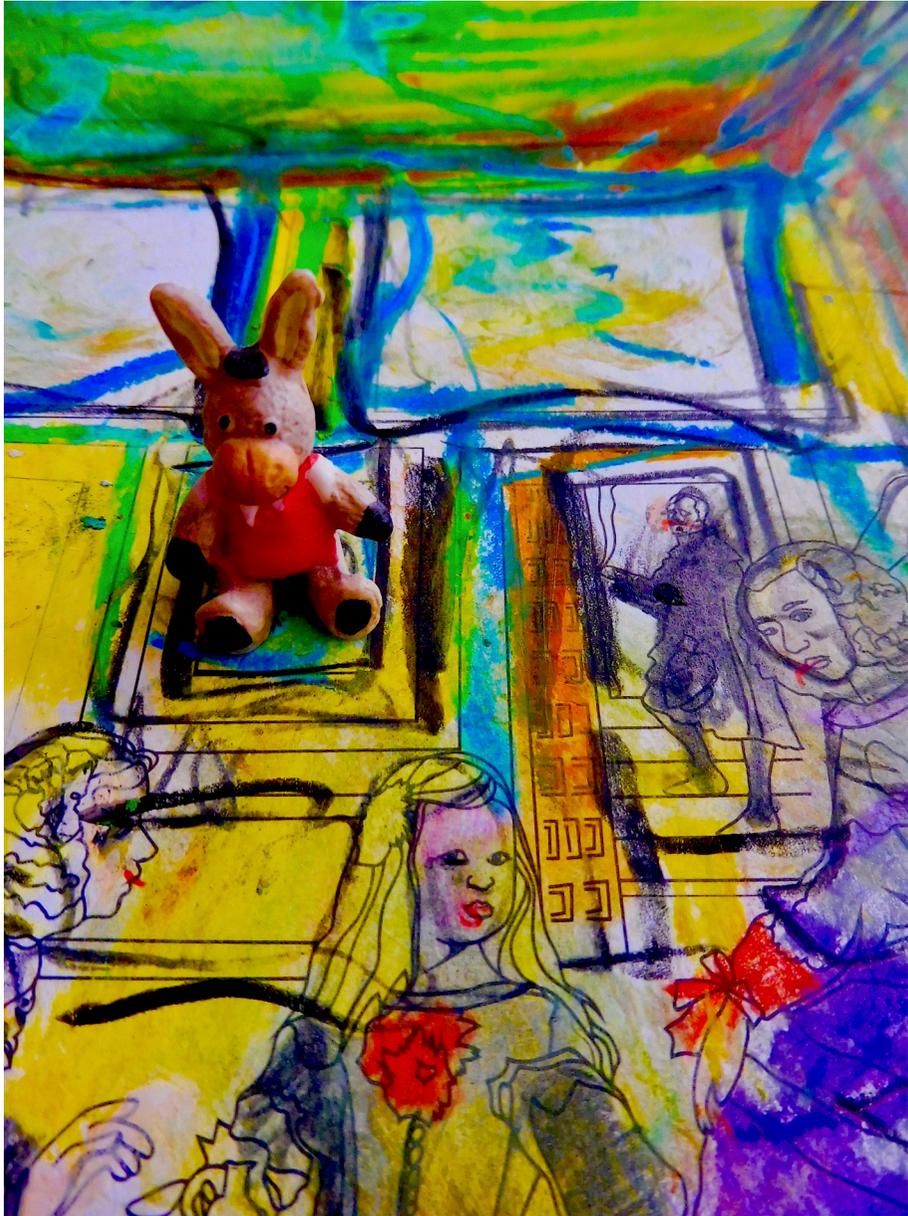
## Épure

Une grâce noble  
Épure  
Un lit, un canapé  
Ou une chaise rempaillée Nectar fort  
Pétillant  
Et ton chat jaloux nous regardera  
redevenir des bêtes sauvages  
Dans les crépuscules des cocktails enfumés  
Une grâce noble  
Épure et éclair  
Eclater : je projetterai mon fluide...  
Fort nectar !!!  
Puis, ma pomme d'Adam  
Offerte à tes canines insatiables  
Inciser nos êtres  
portées à l'incandescence crue.  
Aux primaires et,  
Sublimes barbares incantations

## Lamentations sur une plage désolé

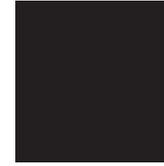
Noblesses des Edens constitués  
Vassaux consanguins  
Europe stérile  
La fin ?  
Rances nos quartiers si impudiques  
Les patriarches inaccessibles  
Mes rideaux saturés de blunt violet  
Et, les prostituées présentant la météo  
Libido ?  
Écrans...Écrans  
Nos masques...

# Jacques Cauda



# Jacques Cauda





## Les poilues

Je suis une femme  
et j'ai des poils  
sous les bras sur les jambes sur le sexe sur les sourcils sur la  
moustache

*À la piscine à douze ans les jambes de mes copines rasées*

Une femme sans poils  
c'est une femme à poil  
une femme nue  
une femme vue  
vulnérable peut-être  
la peau  
directement contre la vie

Les hommes eux  
ont du poil au menton  
ça leur donne l'impression  
d'être des hommes

# Fabrice Marzuolo



## quelques autres miracles en passant

1

au poète sans pieds  
Jésus a dit :  
reste assis  
je te crée des enjambements  
à portée de main

2

– Jésus nous sommes si nombreux  
que le pain manque et nous avons faim  
multipliez donc les pains et vite  
comme il est écrit dans ton book

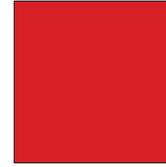
– organisez plutôt ce que vous savez faire le mieux  
à savoir une bonne guerre  
et après les millions de morts  
à l'avenir si vous désirez un avenir  
évitez de vous reproduire comme des lapins  
je n'avais pas prévu des ressources  
pour des milliards de morfales moi !  
aimez-vous je m'en tape  
mais putain surtout démultipliez-vous !

# Annabelle Amory



Aléas

# Annabelle Amory



Révélation



## À l'école

- Dis-moi, petit, sais-tu comment mesurer les anémones ?
- Oui m'sieur, avec un anémomètre.
- Bien mon garçon. Anemos qui en grec veut dire vent car il est important, voyez-vous les enfants, de savoir mesurer la vitesse du vent sur les anémones soufflant. Il ne faut pas confondre avec l'annémomètre, qui permet de mesurer la vitesse des années, encore moins confondre avec l'ânémomètre qui nous permet de quantifier les âneries lorsque les ânes rient ; on utilise ici plus volontiers, comme en aviation, un badin. Quand l'âne ne rit pas, on peut avoir recours à l'ânémomètre à hélices ou l'ânémomètre à moulinet. Si l'âne est très turbulent, on préférera cela va de soi, un ânémomètre bidirectionnel, voire un ânémomètre à ultra sons, le plus fameux pour mesurer le déphasage du susdit animal. L'ânémomètre à boule, quant à lui, étudie comme on s'en doute, l'âne qui perd la boule. Gare alors au coup de pied de l'âne ! Vous voyez les enfants, qu'il faut apprendre ses leçons pour devenir savant.
- Comme un singe savant m'sieur ?
- Non bougre d'âne !

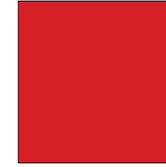
## Ce Point Dépassé

Par ce temps figé  
alors que tu me  
touches - que cela  
m'a sauvé - mais tu  
le sais - d'une  
évasion - c'était  
partir en vain - c'était  
partir pour rien - à  
grands pas d'une  
aube à la ramasse -  
ces maudits pas  
qui brisent - tes mots  
comme une liesse  
m'ont retenu ...  
un monde intérieur  
que d'autres trahissent  
et poussent dans l'abîme.

Je regagne un quartier,  
on dirait qu'il s'acharne...  
J'essaie d'y voir clair,  
les tourbillons m'  
emportent et me lavent.  
Comme débarrassé  
des soupçons, des  
nouvelles chutes dans  
la foule. Cette foule  
et son goût de vengeance...  
Je regagne au pas d'un  
étranger mon logis,  
dans lequel je surnage  
sans dessein. Telle est  
la voie, avec le blanc  
d'un vin...Tes gestes  
me paraissent comme

au clair d'un été. Alors  
que dehors s'acharne  
toujours...J'entends  
grandir la clameur des  
vents. Aux étages surtout,  
les portes qui claquent...

# Charlotte Van Kemmel



# Sophie Cypriani

## Fanny

« Fanny a huit ans. Elle vit sur les terres de son père que traverse le Gave et qui s'étendent jusqu'aux montagnes. De l'autre côté des montagnes, il y a le pays que Paco et son père ont quitté, un pays où les hommes sont fiers, où les femmes ont les yeux étirés et le front bombé. Jusqu'au soir, Paco suit les troupeaux et Fanny suit Paco, à petits pas rapides de musaraigne. Au bord de l'eau qui glisse entre les rochers verdis de mousse, ils mangent des framboises et suivent dans le ciel, le vol des milans noirs.

Fanny a dix-huit ans. Elle fait courir ses doigts sur le corps maigre de Paco, embrasse le sillon sombre qui traverse sa poitrine et son ventre. Il la couvre de son regard et de son corps, met ses mains en calice autour de son visage, il recueille les brûlures vagabondes sur la peau de Fanny et les lui rend unies dans le souffle de ses baisers.

Fanny a vingt ans. De derrière les montagnes gronde vers Paco, l'appel du pays natal, et du cœur de Paco, gronde vers les montagnes, le besoin de

confrontation, à d'autres hommes et d'autres espaces.

Il trace dans un tronc trois entailles profondes  
Une pour toi, une pour moi, une pour le monde  
autour. La quatrième sera pour mon retour.

Fanny titube, se plie, se courbe, elle tente de vomir la douleur qui l'étouffe, de souiller la terre où ils s'allongeaient. Les milans noirs tournoient au-dessus d'elle. Elle sent comme un mors en acier dans sa bouche.

Fanny a vingt-trois ans. Elle ne regarde plus les terres de son père mais au-delà, elle fixe les Pyrénées de ses yeux que le chagrin délave. Elle n'appartient plus qu'aux chemins, aux bois, aux odeurs de terre, à l'eau bouillonnante du Gave et traîne partout le manque de Paco.

Elle a vingt-cinq ans quand un matin sur l'arbre, elle voit là quatrième entaille. Elle éclate de joie, de rire, de désir, enserre le tronc, lui murmure les secrets de son corps endormi dans l'attente.

## Fanny (fin)

Le braconnier qui a entaillé l'arbre pour repérer ses pièges la voit passer, femme ressuscitée, remerciant à grands cris la montagne et le pays d'à côté, de lui rendre celui qui détenait son âme.

Si vous voyez dans les bois sombres au -dessus d'Estampures, des arbres à trois entailles, pensez à Fanny dont la raison se déchira aux branches, qui grava sur tous les troncs trois entailles, pour que le garçon emporté par le Gave en passant les montagnes, trouve à coup sûr où faire la quatrième... "

# Sophie Cypriani

## Le lien

"Tous les matins, Louis descend l'avenue Necker, il tourne à droite dans la petite rue Marcel Marceau et va lire son journal en prenant son petit déjeuner. Il préfère s'isoler au milieu du mouvement des autres. Ensuite, il part travailler. Quelques fois il en trouve une posée sur son bureau qu'un collègue a chinée le dimanche et lui a ramenée, c'est quelqu'un à qui on aime faire plaisir.

En rentrant, il va la poser près des autres sur l'étagère. Il a eu la journée pour lui trouver un nom. Il y a la clé des champs, la clé de sol, la clé de l'armoire d'Isabelle, la clé des songes. Il y a aussi la clé de voûte, la très vieille clé du Père Fernand. Ce soir, il a rangé la clé du chalet de pin.

Il s'endort toujours de la même manière, couché sur le dos. Il sent des mains autour de son visage, des doigts fins sur ses pommettes et des paumes tièdes sous son menton et il a l'impression de s'endormir entre les mains d'un ange.

Louis sait bien que les anges ont une force irréaliste et que s'il en prenait l'envie à l'ange qui le tient, son visage serait brisé.

Dans l'appartement du dessous vit Julia qui travaille dur pour devenir danseuse. Les pièces chez Julia sentent la menthe fraîche et la pommade à l'arnica dont elle masse doucement ses muscles endoloris plusieurs fois par jour.

Souvent Julia achète de la viande hachée en vrac chez le boucher en face de la boulangerie où Louis va déjeuner. Le boucher jette la viande dans du papier rose et jette le tout sur la balance dans un grand geste viril et professionnel.

Du premier choix pour la p'tite dame..

Julia pense en souriant qu'un jour elle va lui dire... c'est pour mes pieds, la viande, c'est pour mes pieds.. Rien ne soulage mieux les orteils meurtris par les pointes que la viande fraîche. Mais elle retarde le moment. Pour un jour où elle aura vraiment envie de rire. Parce que la mine rouge et interdite du boucher sera à mourir de rire. Mais pour l'instant ça va. Sa vie est gaie et jolie, comme elle.

Au rez-de-chaussée de l'immeuble de Louis et Julia habite Mme Arnaud. Mme Arnaud a surtout du temps autour d'elle. Partout.

## Le lien (fin)

Du temps derrière elle, beaucoup, de longues années à élever ses enfants qui sont partis, et à aimer son mari qui est parti aussi mais au Paradis.

Directement. Sans prendre la clé.

Elle a aussi beaucoup de temps devant elle, combien elle ne sait pas, mais elle s'en moque. Elle regarde ses couleurs. Prend des nouvelles des gens du quartier et fait son marché.

Quelques fois elle sort de vieilles toiles et regarde ce qu'elle voyait alors.

La lumière sur l'église, la cour de la ferme de ses parents qu'elle a peint de mémoire. Sa robe de mariée qu'elle avait dessinée. Mme Arnaud passe quand même beaucoup de temps à occuper le temps de maintenant avec le temps d'avant.

Moi je les regarde passer. Je les vois régulièrement descendre l'avenue en nettoyant les vitres de la boutique. Toutes ces vies côte à côte qui jamais ne se croisent. Je les écris pour les lier entre elles."

# Sophie Cypriani

## Jules

Jules se dit depuis longtemps qu'il devrait changer ses habitudes. Il a essayé de les mettre dans un sac et de l'agiter vigoureusement. Ses habitudes ont été bien bouleversées mais sont restées les mêmes. Et lorsqu'elles ont retrouvées leur calme, elles étaient plus figées que jamais, se succédant obstinément dans les journées de Jules sans qu'il ne puisse jamais en éviter aucune.

Il s'était dit alors qu'il pourrait en prendre de nouvelles. Les autres seraient bien obligées de s'effacer un peu. Seulement voilà... Comment penser à quelque chose dont on n'a pas l'habitude? Jules va s'asseoir pour boire un thé à la menthe, au même endroit que d'habitude.

D'habitude, à cette heure, il n'y a personne, mais aujourd'hui, il y a une femme qui n'est pas là d'habitude.

C'est une femme pleine de charme, solitaire et forte, elle a un regard sensible et elle ne fait rien.

Ce n'est pas une femme comme on en voit d'habitude, elle a l'air très heureuse de ne rien faire. Jules a envie de lui parler, mais, d'habitude, il ne fait pas ce genre de choses.

Jules déchire un morceau de la nappe en papier et

écrit

" Que faites- vous?" et il glisse le papier sur la table de la femme.

Elle tend la main vers le stylo de Jules, écrit quelques mots

" Je suis le fil de mes pensées. Et vous?"

"Je cherche à changer mes habitudes"

" Je vous échange une pensée contre une des vôtres, au risque de perdre le fil, vous voulez?"

"Oui"

"Je pense au bois noir et à l'endroit où les bêtes vont boire le soir. »

" Je pense à l'océan et aux dunes, mais pour vous faire plaisir... En fait, je pense surtout qu'il n'y aura pas assez de nappes en papier...."

www

Eurydema Ornata Éditions

@

Eurydema@gmail.com

f

Eurydema Ornata Éditions